

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 21

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 22 Mai 1880.

On nous écrit de la Tour-de-Peilz :

« Dans votre dernier numéro, vous dites qu'une chose inexplicable pour vous est le retour de froid qui se fait sentir chaque année vers la fin d'avril et au commencement de mai. La cause en est cependant connue.

Lors de la débâcle de la Neva, qui a généralement lieu à l'époque indiquée, les énormes glaçons qui en proviennent suivent le courant, traversent le golfe de Finlande et descendent dans la mer Baltique, où ils disparaissent petit à petit. Mais il leur faut quelques jours pour se fondre et leur présence rafraîchit considérablement la température aussi bien que l'eau de la mer.

Un vieux vigneron de Lavaux me disait qu'il n'était jamais tranquille pour les « rebuses » que quand il avait lu dans la *Gazette* que la débâcle de la Neva avait eu lieu. Cette année elle a eu lieu le 10 mai, ainsi que vous pouvez le constater dans le dernier numéro du *Monde illustré*. »

Un abonné.

Quoique l'explication ci-dessus ne nous paraisse pas résoudre d'une manière absolue la question posée, nous reconnaissons que le fait indiqué peut être une des causes de l'abaissement de température dont nous avons entretenu nos lecteurs. A ce propos, nous reproduisons la description donnée par le *Monde illustré* de la débâcle de la Neva, à St-Pétersbourg, sur laquelle les lignes qui précèdent attirent notre attention :

« Tous les ans, dit ce journal, vers le milieu du mois de novembre, l'immense cours de la Neva commence à charrier des glaçons, qui, en peu de jours, sous l'action du froid rigoureux, se prennent et forment une surface glacée d'une épaisseur moyenne d'un mètre.

Les pontons du pont d'Été ont été prudemment repliés et mis à l'abri dès le premier jour de l'embâcle, et là où une semaine auparavant on apercevait les eaux bleuâtres couvertes des vapeurs des îles et des barques des pêcheurs de Finlande, une véritable ville, avec ses rues bordées de becs de gaz, ses baraques de marchands forains, ses courses de chevaux s'établit sur la vaste plaine glacée

qui s'étend entre les quais de granit de la capitale et l'île Wassili-Ostrov.

La débâcle a lieu tous les ans à la fin d'avril et est annoncée par trois coups de canon tirés de la forteresse de St-Pierre et de St-Paul. Elle commence à se produire à hauteur du petit village d'Ockta, situé en amont de la capitale, et dure trois jours en moyenne.

Ce spectacle de la débâcle de la Neva, à St-Pétersbourg, est des plus grandioses. Entraîné par le rapide courant du fleuve, l'immense plateau de glace se disloque et, encore tout couvert des madriers des constructions qui l'occupaient peu de jours auparavant, vient se briser avec fracas contre les brise-glaces des ponts Alexandre et Nicolas.

Pressés les uns contre les autres, les glaçons se dressent le long des parapets, et, usés par les arêtes aiguës des brise-glaces en granit, se fendent et retombent dans le fleuve.

Une semaine après la débâcle de la Neva, celle du lac Ladoga s'effectue à son tour, et les eaux du fleuve sont couvertes de glaçons flottants pendant plus de cinq jours. Fait curieux à noter : la température qui s'était adoucie à St-Pétersbourg, devient alors assez rigoureuse, car le passage des glaçons fait descendre le thermomètre de plusieurs degrés. »

Le *Journal des Débats* publiait il y a quelques jours, sous la signature de Henri Houssaye, une remarquable analyse du dernier ouvrage de Victor Hugo, *Religions et Religion*. Nos abonnés liront sans doute avec plaisir quelques judicieuses réflexions empruntées à ce travail :

« Qu'on n'admire pas l'œuvre de Victor Hugo, soit : on est aveugle. Mais qu'on l'admire avec des réserves, cela ne se comprend plus. Fait-on des réserves devant l'immensité de l'Océan, devant la grandeur de la montagne, devant l'éclat du soleil ? Quand les hautes vagues déferlent sur le rivage, s'inquiète-t-on des varechs et des épaves qui apparaissent dans l'écume blanchissante ? Le torrent charrie des cailloux, des bâtons, des feuilles mortes, des lambeaux, tout ; dans ses chutes grandioses, il rebondit sur la pointe des rocs, il éclabousse ses rives, il fait jaillir la poussière d'eau. Qui s'a-

viserait de reprocher au torrent ses cailloux, ses écarts, ses bouillonnements ? L'avalanche entraîne avec elle les rochers, les maisons, les arbres brisés. C'est l'avalanche. Si elle se faisait ronde et douce, et mesurée et clémente, elle ne serait que la boule de neige. Il y a des taches au soleil. Le soleil n'en est pas moins la lumière et la chaleur. La terre produit des poisons, l'air apporte des miasmes, l'eau fait l'inondation, le feu fait l'incendie. Qui pense au poison en regardant le blé, aux miasmes en respirant la vie, à l'inondation en contemplant les grands horizons verts des pâturages et des forêts, à l'incendie en voyant la lumière ? Victor Hugo est un grand poète, un grand penseur, un grand artiste ; il est le plus grand génie lyrique de la France, peut-être du monde ; il est surtout une force de la nature.

Par l'œuvre de Victor Hugo, la critique est vaincue : de gré ou de force, elle doit déposer les armes. On ne juge pas l'homme de génie comme on juge un homme de talent. Ce n'est point un vain respect, c'est la raison même qui le veut. Là est l'erreur des jeunes gens qui, tout fiers encore de leur savoir, prennent leur bonne plume d'Aristarque pour reprocher à Victor Hugo, qui des incohérences, qui des enflures, qui un barbarisme, qui une construction bizarre. D'autres vont jusqu'à lui donner des conseils. Et ils font cela sans rire ! Sermonner l'ouragan ! Infliger des pensum à la forêt pour ses ronces et ses broussailles, donner la fêrue à la montagne à cause de ses cavernes et de ses précipices ! Pour nous, quand nous lisons Victor Hugo, un seul sentiment nous possède, celui de l'admiration. »

Après avoir analysé les diverses parties de l'ouvrage et en avoir fait ressortir toutes les beautés, M. Houssaye cite le magnifique acte de foi, hymne sublime, qui termine le poème. Jamais, nous semble-t-il, la poésie n'a proclamé l'existence de Dieu en termes plus dignes et plus élevés :

Il est ! mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
Il est ! Il est ! Il est ! Il est éperdument !

— Il est, puisque la femme

Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître,
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être !
Il est, puisque César tremble devant Patmos ;
Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science.
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience.
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit !
La pensée en montant vers lui devient géante.

Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est ! Il est ! Il est ! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Les gros verres sur les petits.

Un pauvre ouvrier maçon, très consciencieux dans son travail et d'habitude très sobre, entraîné

par quelques camarades, s'était laissé aller à boire plusieurs petits verres d'eau-de-vie qui le mirent dans un état d'ébriété complète. Il s'en retournait faisant force zig-zags et cognant un mur par-ci par-là en longeant la rue du Pré, lorsqu'il rencontra un autre maçon aussi en goguette.

— Adieu, Joseph, lui dit ce dernier, viens, nous voulons boire un verre.

— Une autre fois, j'ai déjà trop bu... c'est assez comme ça pour aujourd'hui.

— Allons donc ! fit l'autre en le tirant par le bras. Je paie un demi-litre... que diantre !

La porte de la pinte voisine était ouverte. Ils firent trois pas et s'y installèrent. Et les demis-litres se succédèrent au point que le pauvre Joseph eut la plus grande peine à regagner son domicile.

— Eh ! s'écria sa femme confondue d'étonnement, qui peut t'avoir mis dans un état pareil ?...

— Lai... lai... laisse-moi... je suis bien malade.

Quand la tête alla mieux, quand l'estomac fut un peu libre, Joseph se souvenant qu'il avait commencé par des petits verres et fini par des grands, poussa un soupir d'angoisse et s'écria en bon et vrai maçon qu'il était, en homme convaincu qu'il faut toujours bâtir sur des bases solides :

— Ah ! je savais bien que ce *raguillage* ne pourrait pas tenir !

Origine de la langue allemande.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici une méchante plaisanterie à l'adresse de nos chers confédérés de la Suisse allemande, mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire cette curieuse boutade donnée par un journal de Naples, persuadés qu'ils s'en amuseront comme nous :

« Nous avons appris dès l'âge le plus tendre que les langues tirent leur origine de la tour de Babel, la tour de la confusion.

» La tour titanique était déjà arrivée à son premier étage, quand un maçon qui avait besoin de briques cria à un manœuvre qui flânait au pied de la muraille : — Monte-moi des briques ! *e presto, pigro !*

» Le manœuvre qui commençait à confondre les mots remplit un baquet de mortier au lieu de briques, et le hissa au moyen d'un treuil. Quand le baquet fut arrivé à la hauteur du maçon :

— « *Stop !* » s'écria celui-ci, qui commençait déjà à parler anglais.

» En s'apercevant de l'erreur commise, le maçon entra dans une grande fureur, et apercevant le manœuvre qui le regardait bêtement d'en bas la bouche béante, il prit une grosse truellée de mortier et la lança juste dans le gosier du malheureux.

» Celui-ci, après bien des efforts et des contorsions, put articuler quelques sons rauques, broyant des consonnes, étouffant des voyelles.... Enfin, il